



HAL
open science

Vingt mille pots sous les mers. Mille ans de commerce en Méditerranée

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Florence Richez

► **To cite this version:**

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Florence Richez. Vingt mille pots sous les mers. Mille ans de commerce en Méditerranée. *Archéologia*, 1999, 360, pp.32-39. halshs-01653721

HAL Id: halshs-01653721

<https://shs.hal.science/halshs-01653721>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archéologia

N° 360 OCTOBRE 1999 / 38 FRANCS

CAMBRAI de la Gaule à l'an Mil

DÉCOUVERTES

OUGANDA

Des hominoïdes
de 22 millions
d'années

TURQUIE

Une capitale oubliée

LYBIE

Les peintures
rupestres du Tassili

EXPOSITION

ISTRES

20 000 pots
sous les mers

L 5959 - 360 - 38,00 F



Vingt mille pots sous les mers,
MILLE ANS
DE COMMERCE
EN MÉDITERRANÉE



Fort Brescou, début XVII^e s. Petits pots glaçurés catalans. Cap-d'Agde, musée de l'Ephèbe. Photo C. Durand, CNRS CCJ.

L'histoire du commerce et des échanges depuis l'An mil ne repose pas seulement dans les livres de compte et les textes divers. Une vaste étude menée sur les céramiques découvertes dans les épaves méditerranéennes propose une image nuancée et colorée de ce trafic maritime, où la lutte d'influence des mondes islamiques et chrétiens tient une grande part. Au fil des cargaisons mises au jour se révèlent les astuces, les savoir-faire et les forces investies par des centaines d'ateliers et de producteurs durant des siècles. Par Henri Amouric, Florence Richez, Lucy Vallauri.



Évocation des épaves sarrasines au musée d'Istres : Plane III, Agay, Batéguier. DRASSM, Cannes, musée de la Mer, musée d'Histoire de Marseille. Photo P. Foliot, CNRS CCJ.

L'EXPOSITION présentée jusqu'au 28 novembre au musée d'Istres est une invitation "aux voyages extraordinaires" de la céramique le long des rives de la Méditerranée. Dans un décor rappelant les hublots du *Nautilus* de Jules Verne, apparaissent des vaisselles luxueuses ou communes, terres cuites brutes ou vernissées, des riches faïences polychromes ou de précieuses porcelaines venues principalement du Maghreb, d'Espagne, d'Italie, du Proche-Orient et même de Chine. Mille ans d'histoire de la céramique sont ainsi racontés au travers des plus spectaculaires épaves ou cargaisons échouées sur les côtes du Midi de la France, de la Corse, de la Sardaigne et de l'Espagne.

Les échanges ou le commerce, incessants et parfois intenses, étaient déjà bien perceptibles dans la masse de matériel recueilli par l'archéologie terrestre. Les épaves quant à elles fournissent de précieux "instantanés" figés dans le temps, des objets souvent très bien conservés qu'il s'agisse de cargaisons de produits céramiques "sortis directement d'usines" ou de vaisselles de bord acquises au hasard des routes maritimes. Toutes ces données fournies par les archives du sol et de la mer ne prennent cependant un sens que confrontées aux sources écrites. Les textes de plus en plus abondants au fil du temps permettent au travers des

registres, des actes notariés ou des comptes de péages de faire revivre des hommes qui ont créé, innové tout en s'adaptant aux dures réalités de la concurrence. Malgré les imprécisions de vocabulaire, ils donnent une vision concrète des produits commercialisés et de leur mode de transport, des acheteurs et des lieux de consommation. Rassemblée par grandes périodes et de façon sérielle, cette riche documentation souvent inédite offre pour la première fois un large panorama de ce que furent en Méditerranée occidentale ces brassages culturels issus de l'affrontement de l'Islam et du monde chrétien, et dont la trame est faite de marchés mouvants et de retournements de conjoncture.



MÉDITERRANÉE ARABE ET LEVANT CHRÉTIEN

Les apports les plus anciens illustrant les relations avec la Méditerranée arabe sont attestés par la présence énigmatique de quatre épaves "sarrasines" du X^e siècle. Celles-ci apparemment contemporaines, au vu de la ressemblance confondante des céramiques, ont coulé pour trois d'entre elles le long de la Côte-d'Azur tandis que la quatrième s'est échouée au large de Marseille. Leur présence incongrue ne s'explique que si l'on imagine un contact de celles-ci avec la terre ferme. Or aucun indice matériel de la présence des Arabes n'a encore été retrouvé sur notre sol. La nature des chargements suggère des bateaux de commerce vaquant à leurs trafics ou destinés à ravitailler une petite communauté qui pourrait correspondre à celle installée, selon la tradition historique, au Fraxinetum dans le golfe de Saint-Tropez.

Il est tentant de rapprocher ces naufrages du blocus instauré sur les côtes provençales et de l'alliance conclue en 942 par Hugues d'Arles avec la flotte byzantine de Sardaigne pour affronter les bâtiments sarrasins. Si cet événement guerrier eut réellement lieu, l'on sait que les Sarrasins sont censés être expulsés en 972, date qui peut être raisonnablement retenue comme *terminus* pour la chronologie de ces épaves issues de l'al-Andalus.

Ci-contre et ci-dessous. Batéguier, X^e s. Petit vase zoomorphe glaçuré et pot à filtre. Cannes, musée de la Mer. Photo Y. Rigoir.





Agde, XII^e-XIII^e s. Jarre à décor imprimé. Cap-d'Agde, musée de l'Ephèbe. Photo Y. Rigoir.

Mais ce n'est qu'à partir du XII^e siècle que des liens commerciaux sont fermement établis avec l'Afrique du Nord, où Marseille et plus encore Montpellier tiennent une place honorable. Le royaume de Bougie semble avoir été un des lieux de prédilection des commerçants marseillais qui y ont un consul à partir de 1220 tout comme Ceuta et Alexandrie. Ces liens sont concrétisés par la création de *foundouks* destinés surtout aux cuirs et aux laines. L'autre point d'appui important dans les relations avec la Barbarie sont les Baléares reprises aux Musulmans mais Messine et Syracuse jouent un rôle analogue. De grosses jarres coulées en Corse-du-Sud, à Agde, en Catalogne et dans le port de Palerme illustrent ces échanges tandis que d'autres arrivées à bon port sont soigneusement conservées dans les maisons provençales.

Byzance, un des acteurs majeurs de la scène du Levant, semble n'avoir tenu qu'une faible place dans ce mouvement brownien. Quelques artefacts relativement anciens dans les eaux provençales et corses nous sont parvenus soit directement, soit par le relais italien, telles les amphorettes poissées pour le transport du vin. De belles terres cuites vernissées à décor d'engobe ou incisées, confectionnées dans l'aire byzantine et à Chypre, arrivent par ces mêmes voies

détournées ainsi que des vaisselles culinaires, leur circulation étant sans doute favorisée par la création des royaumes croisés aux XII^e et XIII^e siècles.

ITALIE ET ESPAGNE, UN MARCHÉ RECENTRÉ

La situation change au bas Moyen Age, dans un contexte dominé par les puissances voisines : l'Italie et l'Espagne. Le centre de ce marché écartelé entre les deux péninsules est occupé par Marseille, plaque tournante commerciale du XIII^e siècle et réceptacle de toutes les productions de vaisselles de qualité comme de celles plus communes. Si les

fouilles terrestres témoignent abondamment de "ces livraisons assurées" venues essentiellement de Toscane, de Ligurie, de Catalogne et d'Aragon, la rareté des épaves est surprenante.

L'Italie n'est représentée que par des découvertes isolées dans les ports provençaux ou corses alors que les céramiques ligures à décor incisé rivalisent sur le moindre site terrestre avec les faïences vertes et brunes de Pise. Deux épaves en Espagne recèlent des chargements de vaisselles bien reconnues dans le Midi. La première coulée à Dénia, au sud de Valence, contenait des coupes en faïence à décor peint vert et brun produites dans la région de Barcelone au début du

Derelicta Català, début XIV^e s. Vaisselles émaillées catalanes. Valence, musée de Denia. Photo P. Foliot, CNRS CCJ.



XIV^e siècle ; la seconde embarcation coulée en Catalogne avait à son bord dix jarres contenant des restes de poisson. Ces gros contenants d'une capacité de 30 litres, destinés au transport de denrées, étaient encore recouverts de sparterie. Ils peuvent être mis en rapport avec la mention de 1357 dans le compte du port d'Aigues-Mortes, d'un déchargement de jarres contenant du thon confit dans la saumure en provenance de Catalogne. Des jarres identiques sont à ce jour identifiées à Avignon, Beaucaire et Montpellier. Les premières faïences de Malaga et de Valence peintes en bleu et lustre, tout comme celles à décor vert et brun bien représentées dans les riches vaisseliers aixois ou marseillais, n'ont cependant pas laissé à ce jour de témoins subaquatiques. Mais c'est véritablement au début du XV^e siècle que la fortune de Valence est assurée. La puissance des officines espagnoles s'affirme au détriment de l'Italie. Etoile montante des productions demi-luxe voir de luxe, Valence exporte des objets de montre que l'on retrouve par exemple dans la maison du roi René en 1478 ainsi que chez les apothicaires comme pots à conserve. Une des caractéristiques les plus notables de ces fabrications ibériques est leur mode de transport pour le moins original. C'est en effet dans le "ventre des jarres" que voyagent les cargaisons d'écuelles dorées ; les textes le signalent dès le XIV^e siècle ; cette solution intelligente voit l'emballage volumineux en quelque sorte doublement rentabilisé, puisqu'il connaît un nouveau destin comme contenant de produits liquides ou solides après livraison du contenu. L'archéologie sous-marine le confirme au travers de quatre découvertes sur les côtes de Majorque, en Catalogne et au large de Marseille. La céramique architecturale de Valence est plus discrète bien que présente à Avignon et exportée pour décorer les sols des riches demeures des nobles au service du roi d'Aragon, comme en témoigne la *Nave de Cavoli* coulée au sud de la Sardaigne. Parallèlement, la Catalogne proprement dite expédiait



Sorres X (delta de Llobregat), XIV^e s. Jarre. Gérone, centre d'archéologie subaquatique de Catalogne. Photo P. Foliot, CNRS CCJ.

des gammes de produits plus rustiques en terre cuite glaçurée brune ou verte ou sommairement décorée.

Le commerce italien, en net recul, ne propose alors que des produits pisans ou ligures dérivés des faïences vertes et brunes qui avaient eu leur heure de gloire au XIV^e siècle et dont l'épave de Cavalaire offre un bon exemple. Les artisans toscans connaissent néanmoins les règles de l'économie pratique. À court d'inspiration originale, les Florentins imitent avec des moyens moins onéreux, la peinture, les riches vaisselles dorées valenciennes et interprètent avec une grande maîtrise des décors de feuilles de persil qui caractérisent ce

nouveau style "italo-mauresque" des ateliers de Montelupo.

Si globalement, à la fin du Moyen Age, les sources écrites sont en concordance avec les réalités archéologiques, d'autres mentions telles celles de terres dites de Bejaia ou de Bougie demeurent encore énigmatiques. Elles concernent à n'en point douter des faïences venues d'Outre-Méditerranée, des articles de luxe qui trouvent leur place chez des apothicaires ou des particuliers toujours fortunés. Mais il n'est pas possible de mettre en regard une production de faïences qui dans l'appellation se distingue de celles d'Espagne ou d'Italie.

Carro 4, milieu XV^e s. Écuelles de Valence émaillées à décor bleu et lustre disparu (DRASSM, musée d'Histoire de Marseille, musée Ziem, coll. part.) Photo C. Durand, CNRS CCJ.





LES COULEURS DE LA RENAISSANCE, UN PARTAGE DES MARCHÉS

C'est au temps de la Renaissance que l'on assiste à une véritable explosion des marchés italiens et espagnols, illustrée aussi bien par les textes que par la quantité de naufrages survenus. Le créneau des produits de très grand luxe est occupé par la Ligurie, la Toscane et l'Ombrie avec des faïences polychromes. En revanche la gamme des produits intermédiaires est beaucoup plus concurrentielle. Elle englobe des faïences catalanes et valenciennes, des terres cuites pisano-ligures à décor incisé et des faïences communes de Ligurie et de Rome. Le vaisselier de la *Lomellina*, *nave* génoise coulée le 15



Ci-dessus et ci-contre. La Lomellina, 1516. Faïences et vaisselles glaçurées de Montelupo (ci-dessus) et de Ligurie (à gauche). Photos Y. Rigoir et C. Durand, CNRS CCJ.

En bas. Rocciù (Ile Rousse), XVI^e s. Restitution du gisement de faïences ligures au musée d'Istres (DRASSM). Photo P. Foliot CNRS CCJ.

septembre 1516 dans la rade de Villefranche, est une parfaite illustration de ce manteau d'arlequin composé au fil des escales ; des assiettes en faïence de Rome voisinent avec une coupe et un bol en majolique polychrome de Mon-

telupo, un *albarello* et des pichets ligures peints aux armes des Fregoso, des écuelles en lustre métallique de Valence ou bleu de Barcelone.

La vaisselle ordinaire pour la table provient majoritairement de Ligurie : pichets, *albarelli*, coupes aux motifs incisés sur fond jaune engobé, écuelles monochromes. Les ustensiles allant au feu ou les gros récipients pour le stockage de l'eau sont en terre glaçurée brune ou verte d'origine catalane et une marmite provient de Biot-Vallauris. Cette épave constitue un exceptionnel témoignage d'une politique d'achats





effectués dans les principaux centres européens spécialisés dans une production de céramique. Quant aux pots à poudre et aux grenades sans revêtement qui constituent de grandes séries, leur origine reste encore inconnue.

Une cargaison échouée à l'Île Rousse en Corse rend compte de la diffusion des faïences de Ligurie à décor bleu, orange et jaune tels des pichets à décor floral et inscriptions (Amadio, Lausdio, Buonovino...), monogrammes du Christ (IHS). Ce service de table de belle qualité comprenait essentiellement des assiettes sur fond d'émail bleuté *a berettino*, mais aussi des coupelles pisanes *a stecca* ou des cruches incisées.

Parallèlement, les ateliers régionaux créent, sous l'influence de potiers émigrés italiens, des vaiselles plus ordinaires, mais dont le succès est immense.

En haut. Les Sardinaux (Var), XVI^e s. Cargaison de vaiselles glaçurées de Fréjus (DRASSM). Photo C. Durand CNRS CCJ.

Ci-contre. La Rondinara (Corse-du-Sud), XVII^e s. Restitution de la cargaison de vaiselles glaçurées de Pise au musée d'Istres. Musée de Sartène. Photo P. Foliot, CNRS CCJ.

Fréjus, qui devient le centre méridional majeur du XVI^e siècle, diffuse des dizaines de milliers de poteries par cabotage jusqu'à Marseille et au-delà. Bon nombre d'entre elles sont restées

au fond de l'eau telle la cargaison des Sardinaux. Parallèlement les ateliers de Saint-Quentin-la-Poterie perdent de leur superbe au profit de Biot, Vallauris et Antibes.

LE PRIMAT DE L'ITALIE

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les approvisionnements sont dominés par l'Italie. Pise se taille la part du lion dans un premier temps avec des vaiselles aux couleurs vives, vernissées sur engobe, aux décors incisés ou marbrés. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les inventaires par exemple de la sénéschaussée d'Arles ou de regarder les masses de vases dans les épaves de la *Rondinara* ou de la *Revellata* en Corse. Ces spectaculaires ensembles très diversifiés rendent compte également des faïences ligures et toscanes qui complètent les chargements : vaiselles polychromes de Montelupo ou de Savone et de la Ligurie à décor bleu "façon de Chine". La réponse des ateliers provençaux et languedociens ne se fait pas attendre et par le biais sans doute de





main-d'œuvre étrangère, on imite à l'identique dans les ateliers de l'arrière-pays marseillais les graffites et engobes mêlés de Pise.

Ci-dessus. Grand-Congloué 4, XVIII^e s. Terrailles noires d'Albisola, faïences à décor bleu ligures et polychromes de Montelupo (DRASSM et musée d'Histoire de Marseille).

Ci-dessous. Port d'Alon (Bandol), XVII^e s. Dalles de terre et vaisselles à décor d'engobes mêlés de l'Huveaune (DRASSM). Photos P. Foliot, CNRS CCJ.



Le poids de l'Espagne de plus en plus léger se réduit à des "terrailles" culinaires dites "Rouge d'Espagne" copiées à leur tour par les ateliers ligures. Le port de Brescou, au Cap-d'Agde, a livré des caisses de plusieurs centaines de petits pots, réchauds et autres ustensiles. Un autre produit spécialisé pour le transport de l'huile et des olives résiste aussi. Des "urnes" en terre voyagent par-delà les océans comme celles repêchées à bord de la *Dorothea*, vaisseau nordique naufragé en 1693 dans la rade de Villefranche.

Le siècle suivant voit l'apothéose de la Ligurie ; son succès repose sur deux gammes d'articles, les "terrailles" noires d'Albisola et les blanches "dites de Rome" mais néanmoins originaires de la "Rivière de Gênes", suivies par quelques faïences polychromes. Elles sont largement diffusées à Marseille notamment.

L'OUVERTURE AU MONDE

À côté de ces apports massifs, des découvertes sporadiques révèlent une ouverture au monde, à l'exotisme.

Venues de Chine ou des pays ottomans, ces précieuses porcelaines, ces admirables faïences de Kütahya, ces millions de pipes de Gouda, d'Angleterre, de Chioggia ou du Levant, sont les objets consacrés des rites de sociabilité importés qui découlent de l'adoption de produits nouveaux, le café, le thé et le tabac. Maîtresse incontestée du négoce levantin, Marseille reçoit en outre en petit nombre de rustiques mais élégantes coupes à coulures ou taches d'engobe et des vases monochromes, sans doute de Thrace du Nord et de la région de Constantinople, ainsi que des assiettes engobées polychromes de Çannakale d'inspiration populaire. Dès



A droite. Pomègues, port de la Quarantaine, XVIII^e s. "Fingean" en faïence polychrome de Kütahya (musée d'Histoire de Marseille). Photo Y. Rigoir.

A gauche. Le Prince de Conti (Belle-Ile), 1746. Plat en porcelaine de Chine à décor bleu et émaux colorés visibles par reflets (DRASSM). Photo Y. Rigoir.

Ci-dessous. Epave de l'Almanarre (Hyères), fin XIX^e s. tasses à décor bleu ou polychromes de Creil-Montereau (coll. part.) Photo P. Foliot, CNRS CCJ.



1740 et plus encore après 1780, l'introduction des premières faïences anglaises aspire l'industrie européenne dans un tourbillon concurrentiel qui entraîne à son tour le développement de la faïence fine en France. Dans ce segment de production tardif, Creil puis Creil-Montereau atteignent une réelle maîtrise qui est un succès économique dont témoigne l'épave de l'Almanarre à Hyères.

Ainsi se clôture, au moins provisoirement, dans l'attente de nouvelles découvertes, un millénaire d'histoire économique, sociale et technique d'une étonnante modernité. Il est en effet difficile d'imaginer la complexité et l'in-

tensité des échanges en Méditerranée et encore plus leur brutalité, car c'est bien souvent sinon de guerres commerciales à tout le moins de rapports de force qu'il s'agit. Les enjeux et les processus décrits trouvent leur écho dans nos situations contemporaines. Des luttes acharnées se déroulent qui redessinent des marchés et, par contre coup, les produits évoluent dans leurs formes et leurs décors. L'on se dispute âprement des niches, l'on se bat sur un créneau, l'on assure une position dominante, voire un monopole sur un segment de production.

En dépit des crises et des conflits, la circulation des biens ne cesse pas, les

produits trouvent toujours leur chemin, l'économie ne s'arrête jamais, elle avance seulement à un rythme plus lent jusqu'au retournement de conjoncture suivant. Si les "voyages extraordinaires" de la céramique représentent idéalement la part matérielle de l'économie, ils sont aussi les plus sûrs des témoins de sa part immatérielle. Ils nous contentent au travers des infinies métamorphoses de l'objet, la façon dont nos régions se sont ouvertes au monde, à des goûts étrangers, qui furent admis, assimilés, interprétés générant en fin de compte de précieux métissages culturels dont nous sommes le fruit. ●

Henri Amouric et Lucy Vallauri, laboratoire d'Archéologie médiévale méditerranéenne (UMR 6572 CNRS/université de Provence, maison des Sciences de l'Homme, Aix-en-Provence)

Florence Richez, département des Recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (ministère de la Culture).



Vingt mille pots sous les mers, le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du X^e siècle au XIX^e siècle. Jusqu'au 28 novembre 1999. Musée d'Istres, place du Puits-Neuf, 13800 Istres. Ouvert tous les jours de 14 h à 18 h, et le matin sur rendez-vous pour les groupes, sauf le dimanche matin.

Tél. 04 42 55 50 08. Fax 04 42 55 90 15.

Itinérance de l'exposition prévue à Saint-Romain-en-Gal.

Commissariat scientifique : laboratoire d'Archéologie médiévale méditerranéenne (CNRS) en collaboration avec le DRASSM. Commissariat général : Martine Sciallano, conservateur du musée d'Istres.

Catalogue de 197 p., 352 ill. coul. Prix : 220 F. Editions Edisud, Aix-en-Provence.